

DES SÉMINAIRES POLONAIS.

La vive adhésion qu'a rencontrée, parmi les catholiques, l'idée de créer en France des séminaires polonais, nous a rappelé un article publié sur le même sujet, il y a trois ans, par l'*Univers*. La pensée dès-lors n'était pas prématurée, mais il fallait de nouveaux crimes du persécuteur pour la rendre populaire, comme elle va le devenir chez tous les hommes qui ont un vrai sentiment de la liberté, et qui savent réellement de quel pain céleste vivent les nations proscrites. Nous reproduisons cet article tel qu'il a paru dans notre numéro du 13 février 1840.

DU MEILLEUR MOYEN DE CONSERVER LA NATIONALITÉ POLONAISE.

Lorsque la flotte de Louis XIV eut été anéantie, et que les Stuarts, par leur chute définitive, eurent expié, tout légitimes qu'ils étaient, le crime de leur lâcheté, de leur ingratitude et de leur désobéissance envers un maître plus légitime qu'eux, la France n'oublia pas cependant, que si son roi n'avait plus sur le trône d'Angleterre un frère, elle avait, elle, dans l'Irlande catholique, une sœur opprimée; que s'il n'était plus possible de rétablir le roi, il était encore possible et toujours indispensable, aux yeux de la foi comme aux yeux de la saine politique, de défendre la religion. Mais comment la défendre, cette religion proscrite? L'Angleterre était riche et triomphante, la France avait perdu vaisseaux et trésors, et l'Irlande, inerte de besoin et de misère, épuisée, à l'agonie, ne pouvait secourir que par ses prières ceux qui entreprendraient de la sauver. Pourtant la France ne désespéra point. Ses hommes d'Etat ne firent point de discours sur la nationalité irlandaise, ils n'adressèrent aux tyrans de l'Irlande ni protestations, ni menaces, ressources impuissantes et vaines, qui n'auraient fait qu'accuser leur impuissance. Mais voyant les écoles fermées, la messe défendue, les prêtres condamnés à la mort, ils fondèrent à Paris le séminaire des Irlandais, et ouvrirent avec générosité les couvents de France aux jeunes gens d'Irlande qui sentaient, au milieu des maux de la religion et de la patrie, grandir dans leur chaste cœur la plus sainte des vocations. La France alors était assez catholique pour comprendre que si, en Irlande, la foi menait un martyr, les confesseurs ni les vierges ne sauraient manquer, et que la foi ne périrait point. L'Irlande ne pouvait que prier: ce fut là-dessus que la France, avec le sublime bon sens des convictions chrétiennes, compta pour la sauver! En effet, chaque année, un certain nombre de jeunes gens des deux sexes quittaient leurs familles, et l'étoile de la mer venait guider à travers tous les obstacles ces captifs des flots et de l'hérésie. Malgré la pauvreté qui les menaçait de mille privations, malgré la tyrannie qui leur promettait des bourreaux au retour, ils gagnaient les rivages de France, les uns pour étudier la théologie et recevoir la prêtrise; les autres pour se former aux rudes labeurs de la vie religieuse, prononcer leurs vœux, ou tout au moins se fortifier par une éducation solidement chrétienne, contre les embûches et les douleurs de la persécution. Quand ce grand dessein, pour l'exécution duquel la France avait généreusement tout disposé, était accompli, prêtres, religieuses, laïques retournaient dans leur pays, comme autant de missionnaires. Ils y devenaient l'exemple et l'appui de leurs pauvres compatriotes; par leurs vertus, leur zèle, leur savoir, ils entretenaient ce feu sacré de la foi, de l'espérance, de l'amour, que Dieu, dans sa miséricorde, se plaît à faire brûler surtout chez les petits, les pauvres et les opprimés. On connaît les résultats de tant d'efforts cachés, mais persévérants et glorieux. Quand la France aveuglée ferma chez elle les sources pieuses de l'apostolat, la pauvre Irlande n'avait plus besoin d'y venir puiser de si loin: Dieu avait mûri les temps, la religion avait sauvé la nationalité, et du sein de cette nationalité combattue par le fer, la flamme et la corruption, mais toujours défendue et toujours ravivée par la prière, la liberté allait naître à la voix d'O'Connell.

tion parce qu'elle est un pays de plaines. Nous disons, nous, que si la Pologne veut rester catholique, elle restera une nation, parce que la Russie est un pays d'hérésie, et parce que Dieu est un Dieu de justice.

Mais c'est comme l'Irlande s'est sauvée, c'est comme nation catholique que la Pologne peut se sauver; c'est à ce titre seulement qu'elle a droit à nos secours, et que nous pourrions lui en donner d'efficaces. Si elle ne veut être qu'un Etat constitutionnel, comme l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre ou la France libérale, que nous importe son destin, et qu'y pouvons-nous? Qu'elle se fasse Russe d'esprit, de langue, de religion, de cœur: elle n'a point de meilleur parti; elle deviendra libre, quand les Russes ses sœurs le deviendront. A cet égard, de lâches abjurations la serviraient mieux que les discours dont nous sommes prodigues et dont le Czar s'amuse; mieux que nos émentiers et nos journalistes, qui n'iront pas la secourir; mieux que notre artillerie, que nous ne lui enverrons pas.

Où, si la Pologne ne veut que cela, si la France ne veut lui donner que cela, la Pologne n'est plus en effet qu'un pays de plaines habité par des philosophes; l'or et le fer également corrupteurs en auront bien vite raison; la perte de la religion entraînera sans retour celle de la nationalité; elle sera Russe, elle périra.

Une nation à qui l'on demande des martyrs, pécit dès qu'elle les refuse; et alors les autres nations lui tendraient en vain les mains pour la tirer de l'abîme; elles ne sauveraient qu'un cadavre, et verraient bientôt la corruption dissoudre ce corps qu'elles se seraient flattées de ramener à la vie.

Mais tel n'est point l'état de la Pologne. Comme jadis dans l'Irlande accablée, le cœur y bat encore pour la croix, les âmes poussent encore vers le ciel le cri d'espérance qui justifie et qui sauve; les martyrs sont prêts, et Dieu nous demandera, comme à Caïn, ce que nous avons fait de nos frères, si nous, qui sommes par sa grâce le plus puissant des peuples catholiques, nous ne les secourons pas.

Eh bien! que la France constitutionnelle et démocratique ose faire, dans la plénitude de ses forces, pour la Pologne, ce que la France monarchique épuisée et trahie de la fortune, ne craignait pas à l'encontre d'un ennemi tout puissant; que l'on fonde un ou deux séminaires polonais, que l'on ouvre quelques monastères aux femmes polonaises, que l'on permette aux uns et aux autres d'élever des enfants de leur pays, et nous osons affirmer que ces mesures seront plus pour le présent et l'avenir que l'envoi impossible d'une armée. Que l'on veuille seulement cela, et que l'on ne craigne pas les obstacles: Dieu saura bien les aplanir. Les prêtres polonais, élevés aux frais de la France, ramèneront dans leur patrie la science de Dieu, l'amour de Dieu, et l'estime du nom français; ils prêcheront, ils instruiront, ils mourront, s'il faut mourir; leur sang versé par les bourreaux sera plus de prosélytes encore que leurs paroles. Secondés bientôt par leurs disciples et par de pieuses femmes, ils n'exciteront pas le peuple à la révolte; ils l'engageront au contraire à se soumettre; mais en recommandant de rendre à César ce qui est temporairement à César, ils lui apprendront aussi à ne rendre qu'à Dieu ce qui n'est dû éternellement qu'à Dieu. Alors l'hérésie ne sera plus à craindre, la Pologne gardera sa religion, avec la religion sa nationalité, et quand la nationalité est sauvée, la liberté se retrouve tôt ou tard. Dieu vient un jour: Prenant par la main cette nation fidèle, il dit en présence du monde étonné: "Vous la croyez morte, elle n'est qu'endormie: levez-vous, ma fille, et marchez!"

Univers.

On lit dans l'*Espérance* de Nancy:
 "L'excellent article de Français de l'Ouest, sur la création de séminaires polonais en France a déterminé l'un de nos abonnés à nous adresser la lettre suivante, que nous publions avec d'autant plus d'empressement, qu'elle éveillera d'universelles sympathies.

"Monsieur le rédacteur,
 "Nous applaudissons de toute notre âme aux nobles inspirations du Français de l'Ouest, que vous avez reproduites dans votre dernier numéro. Et certes, si elles doivent trouver de l'écho quelque part, c'est dans le cœur des Lorrains, les frères à plus d'un titre des catholiques polonais. Aujourd'hui que nous jouissons des bienfaits sans nombre d'un de ses rois les plus illustres, son orgueil et le nôtre, aurions-nous des entrailles de bronze pour ceux qu'il a aimés comme